

UN BOUT D'UNE FASCINANTE LÉGENDE...

Au milieu du XVI-e siècle , l'Empire de Charles-Quint groupait l'Espagne et le Portugal, les Pays-Bas, la Germanie jusqu'aux portes de la Pologne et de la Hongrie, une moitié de l'Italie, la plupart des îles de la Méditerranée et les conquistadors venaient de lui ajouter le Mexique habité par les Aztèques et le Pérou peuplé d'Incas.

Dans cet Empire aussi vaste (l'empereur pouvait affirmer que "le soleil ne se couchait jamais sur les États") que disparate, Charles Quint avait recherché l'unité en essayant d'imposer, avec prudence, la seule religion catholique.

En Europe, la France se sentait prisonnière des territoires sur lesquelles régnait l'empereur Charles-Quint, ce qui explique les conflits sanglants qui opposèrent les rois de France François et puis son fils Henri II à l'empereur.

Celui-ci avait confié l'administration des différentes régions à des gouverneurs ou gouvernantes.

C'est ainsi que pour administrer les territoires de chez nous, il nous envoya d'abord Marguerite d'Autriche et puis sa propre sœur Marie, jeune veuve du roi de Hongrie.

C'est en Hainaut que Marie de Hongrie, devenue régente des Pays-Bas, s'est établie. En 1545, l'empereur lui donna la terre de Binche et les droits (revenus) qui y étaient attachés.

Marie de Hongrie confia aux soins du célèbre architecte et sculpteur montois Jacques du Broeucq, la construction de deux châteaux, l'un à Mariemont (le mont Marie) et l'autre à Binche. Ces deux joyaux de la Renaissance n'eurent pas longue vie.

En 1554, les troupes françaises détruisirent le château de Mariemont qui fut reconstruit au début du siècle suivant pour le séjour des archiducs Albert et Isabelle et par la suite, au XVIII^e, à l'époque de Charles de Lorraine, beau-frère de l'impératrice Marie-Thérèse et gouverneur de nos États.

Ce sont les ruines de ce dernier château que rappellent les murailles où s'accroche le lierre, dans le parc de Mariemont.

Le Château de Binche connut le même sort, soit quelques années seulement après sa construction.

Ce sont les ruines de cette "merveille du monde" que des archéologues viennent de remettre à jour dans le parc situé à l'extrémité de la Grande-Place, au pied de la collégiale St-Ursmer.

En fait, le roi de France Henri II ne faisait que se venger.

Il faut rappeler que l'empereur Charles-Quint essayait de reprendre Metz, en Lorraine, dont le roi de France s'était rendu maître.

À la suite de l'échec subi à Metz le 26 décembre 1552, Charles-Quint déclara: "La fortune (le sort) est comme les femmes: elle prodigue ses faveurs à la jeunesse et méprise les cheveux blancs".

Marie de Hongrie ordonna aux troupes commandées par le comte de Roeulx de porter la ruine et la désolation au cœur des "provinces ennemies". Plus de huit cents villages furent détruits ainsi que le "plaisant de chasse de Folembray".

C'est donc par vengeance qu'en 1554 le roi de France Henri II fit détruire le château de Binche. Selon Brantôme, il fit placer sur les ruines fumantes cette inscription: "souviens-toi de Folembray, Reine insensée!".

Mais pendant sa vie éphémère, ce château reçut, en août 1549, la visite de l'empereur Charles-Quint et de son fils, le futur Philippe II.

L'ITNERAIRE D'UN LONG VOYAGE

"Fais une bonne provision de papier et d'encre, car je veux te donner l'occasion d'écrire de grands exploits"

Charles-Quint à son historiographe.

L'héritier du trône part de Barcelone le 2 novembre 1548. Il passe avec son escorte par Gênes, Milan, Munich, Luxembourg.

Le 22 mars 1549, il arrive à Namur. Il visite les principales villes des "pays d'embas".

En juillet, il passe par Louvain, Bruxelles, Gand, Bruges... Il s'arrête aussi à Chimay, Mariembourg et Beaumont.

Le 22 août, dans la soirée, le cortège impérial arrive à Binche. Charles Quint et son fils resteront entre nos remparts jusqu'au 31 août. Pendant neuf jours, Binche allait être le théâtre de fêtes grandioses (combat à pied, grandes joutes, bal avec enlèvement de quatre dames par de gentils hommes travestis en sauvages, siège du château de Mariemont, tournoi équestre...).

Brantôme relate le caractère somptueux, aristocratique et chevaleresque de ces fêtes et on souligne l'éclat dans l'expression: "mas bravas que las fiestas de Bains" - "(Rien n'est) plus beau que les fêtes de Binche".

UNE CROYANCE ANCRÉE AU COEUR DES BINCHOIS

On a affirmé que lors de ces festivités de 1549, des soldats espagnols, en garnison à Binche, ont représenté la récente conquête du Pérou en se travestissant en "Incas" emplumés et en dansant, au son d'un espèce de tam-tam, un pas très cadencé. Ils se seraient déformé le corps, tatoué d'étoiles, de soleils et de lézards. Coiffés de hauts

panaches, ils auraient même lancé des oranges, symbole de l'or du Pérou.

Leur figuration particulièrement remarquable des Binchois aurait été reprise et limitée chaque année. De là serait né le Gille-Inca.

Monsieur Samuel Glotz a analysé, dans ses moindres détails, la relation que Brantôme a faite de ces fêtes de 1549. Il a constaté que celui-ci n'apportait aucun témoignage qui puisse confirmer cette thèse et que par ailleurs, aucun historien local n'a osé la reprendre à son compte, thèse qui pourtant, grâce à son caractère merveilleux, a continué à trouver un très large crédit auprès de la population locale.

Mais la légende, si séduisante soit-elle, ne peut pas prendre le pas sur l'histoire et la logique des faits. C'est pourquoi Monsieur Samuel Glotz, conservateur honoraire des archives et du Musée International de Carnaval et du Masque, s'est penché avec grand soin sur les origines de notre Gille, personnage essentiel du Carnaval de Binche. Nous faisons ci-dessous référence à ses travaux.

CARNAVAL, LE MOT D'ABORD

Dès le XVII^e siècle, le célèbre érudit français du Cange, originaire d'Amiens, a rapproché le mot italien Carnevale d'une de ses traductions en latin médiéval "Carnelevanem", "le temps où l'on emporte, où l'on enlève (latin: levare) la viande (caro-carnis)", c'est-à-dire le temps à partir duquel on s'abstient de manger de la viande.

Le lendemain des Jours Gras commence le Carême, période au cours de laquelle l'Église catholique interdisait la consommation de viande et de matières grasses, régime auquel les riches pouvaient se soustraire en alluant des dons au clergé en vue de bénéficier d'indulgences. Ainsi, la cathédrale de Rouen possède une seconde tour communément appelée "tour de beurre", car elle a été construite grâce à l'argent récolté en vue de l'octroi de cette faveur.

USAGES ANTIQUES

Le carnaval a des origines qui remontent à l'Antiquité. Dès les âges les plus lointains, les hommes fêtaient le passage de l'hiver au printemps. Toute licence de boire et de danser leur était alors accordée et ils ne manquaient pas d'en profiter.

Recouverts d'une peau de cerf ou de loup, ils saluaient le soleil, source de vie et de fécondité, et donnaient libre cours à leurs instincts.

Le boeuf gras prenait part à ces joyeuses fêtes et on y brûlait un mannequin grotesque, figuration de l'hiver.

Qu'on se rappelle les Bacchanales, fêtes champêtres qui duraient six jours chez les Grecs célébrant la gloire de Dionysos et les Lupercales de Rome où, tous les ans, le 15 février, les adorateurs du dieu Pan jetaient une peau de bouc sur leur épaules et parcouraient les

rues en s'accompagnant de la flûte et en frappant avec d'épisses lanières de cuir les passants interloqués!

UNE REACTION À LESTENNES

L'Histoire nous apprend aussi qu'en 743, sous Pépin le Bref (père de Charlemagne), un concile (assemblée des évêques de l'Église catholique) fut réuni à Leptines (en 1993 la commune d'Estinnes commémora le 1250^e anniversaire de cet évènement. Un ouvrage intitulé "Au fil de l'Estinnes, les clochers de Leptines" fut édité à l'initiative de Geneviève Blairon) avec la volonté de condamner certaines réjouissances populaire en vogue dans la région. Nous pouvons y voir la preuve que le Carnaval de Binche est bien antérieur à 1549 et ce ne sera du reste qu'en 1465 que le pape Paul II, pour "christianiser" ces fêtes païennes, leur donnera le nom latin: *carnis levamen* (usage de viande). On put donc, à la veille du Carême, manger gras et se réjouir.

REJOUISSANCE POPULAIRE

Le Carnaval est donc essentiellement une réjouissance populaire qui marque le Renouveau, le retour du printemps.

Le personnage principal du Carnaval binchois, le Gille, se rattache à l'antique cycle des traditions carnavalesques par l'essentiel de son caractère: la danse au son des tambours, le masque qu'il porte pendant une partie de l'avant-midi du Mardi gras, le ramon qu'il brandit et qui rappelle le bâton avec lequel les anciens frappaient le sol pour en chasser les démons qui, pendant l'hiver avaient rendu la terre stérile; l'apertintaille ou ceinture de sonnettes, son attitude presque sacerdotale; le pain et les fruits de la dernière récolte qu'il jetait selon les rites prescrits.

EVOLUTION

Ce ne serait qu'au XVII^e ou XVIII^e siècle que notre danseur aurait emprunté d'autres éléments qui constituent une part essentielle de son accoutrement mais qui, pris séparément, restent des traits secondaires (le nom, les bosses, la barrette, la collerette) qui "dénotent l'influence de types à succès du théâtre populaire".

Nous disons XVII^e ou XVIII^e siècle parce que c'est l'époque où Pierrot Arlequin, Pantalon (lequel a influencé notre tenue vestimentaire), Polichinelle (qui donnera le Chinel des Fosses) et Gilles connaissent une renommée exceptionnelle.

Gilles, comme ses frères du théâtre, descendra de tréteaux dans la rue. C'est le Gille "joueur de farces chaussé des sabots et coiffé d'une barrette" que le peuple apprécie, c'est lui qui emprunte à

Polichinelle ses bosses rondes et qui "influence le travesti du masque primitif binchois et lui donne son nom".

Mais, comme le souligne Monsieur Samuel Glotz, c'est l'état d'esprit des danseurs binchois qui "vêtus de ces déguisement nouveau, ont continué à se ceindre le reins de l'apertintaille, à brondir le ramon, à offrir le pain et les fruits indigènes, à danser au son du tambour le pas consancre depuis des temps immémoriaux. Le Gille reste le danseur sacrifiant aux rites établis célébrant la fête de renouveau. Certes, au cours de XIX^e et XX^e siècles, la prospérité économique favorisant le souci d'embellissement, le Gille a pris un aspect hiératique, une attitude sérieuse, animée par le caractère "sacerdotal" du personnage qui, inconsciemment, reste le danseur des rites de la nature".

Le costume s'unifie, le chapeau s'embellit de plumes d'autruche, le Gille devient le "Ministre d'un divinité de féerie". Sa beauté fait envie; on cherche à l'imiter à l'extérieur, on le déforme souvent, on le galvaude en beaucoup d'endroits, mais on ne l'égale pas. Si l'on consulte les archives communales, le nom "Gille" n'apparaît qu'en 1795.

Le 2 février, jour de la Chandeleur, c'est-à-dire de la Purification de la Vierge et du renouvellement du "magistrat" (Pouvoir communal), est la date à laquelle, à Binche comme dans d'autres régions européennes, on commence à sortir déguisés. Les autorités de l'époque autorisaient le port du masque (le samedi, le dimanche et le lundi) du 2 février jusqu'aux jours du Carnaval.

Le 2 février 1795, les autorités municipales, soucieuses du maintien de l'ordre, prennent un arrêté de police qui interdit la mascarade, décision que la population n'admet pas du tout. Comme le souligne Monsieur Glotz, "ce modeste conflit nous vaut le premier document, trop laconique, qui mentionne le Gille. Il remonte au 11 février 1795. Il s'agit là d'une simple date d'émergence du nom "Gille" et nom d'une déclaration de naissance. Le personnage était né depuis des siècles".

Ce 11 février 1795, un masque a bravé l'interdiction. Le tumulte a envahi la maison communale. On maîtrisa le fauteur de troubles. Il était "démasqué et habillé en habit de masque, qu'on dit ici habit de Gille, armé d'un gros bâton...".

L'esclandre de notre Gille, nommé François Gaillard, incita les autorités municipales à demander au commandant de la garnison française de punir le coupable. Rappelons qu'à cette époque, nous vivions sous l'occupation française. Heureusement, le commandant français était modéré et il palida pour que les autorités locales accordent l'autorisation "aux habitants de cette commune de se livrer aux divertissements pendant les derniers jours du Carnaval pourvu toutefois qu'il ne se commette aucun désordre...".

Le Gille François Gaillard, représentait bien cette partie de la population qui tenait absolument à continuer à se déguiser, à se amuser

et à se rendre en masques dans les cabarets comme dans les maisons amies.

On comprend la force de la tradition et l'on constate que la période des fêtes carnavalesques ne concerne pas seulement les Jours gras, mais qu'elle commence dès le 2 février.

On constatera cependant que la population locale se divise en deux clans: l'un entièrement favorable aux habitudes carnavalesques; l'autre, s'y opposant par crainte de malversations, ce qui amène parfois les autorités locales à n'autoriser le port du masque pendant les Jours gras que jusqu'à sept heures du soir, comme se fut le cas en 1797.

On permet parfois aussi d'organiser un bal dans le salon communal, le Dimanche et le Mardi gras ainsi que le dimanche suivant, jour du "Feureu".

Au début du XIX^e siècle, nos provinces seront placées sous l'autorité hollandaise de 1815 à 1830. Les mêmes problèmes se poseront et nos nouveaux maîtres ne seront pas plus favorables à cette turbulence que ne le furent leurs prédécesseurs.

N'empêche, la tradition populaire l'emporte et, à travers le temps, le Carnaval de Binche vit, reprend vigueur et imprègne toute la population.

Même dans les périodes les plus tragiques comme au temps des deux guerres mondiales qui ont marqué la première moitié du XX^e siècle, dans les tranchées derrière l'Yser ou dans un camp de prisonniers en Allemagne, des Binchois ont dansé au son des airs de Gille.